

JOSÉ CARLOS
LLOP

Dans la cité engloutie

traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

**Jacqueline
Chambon**

PRÉSENTATION

« Il y a dans le fait d'être insulaire un poids métaphysique, écrit J. C. Llop, car une île est déjà, en soi, un destin. » Et c'est à approfondir ce poids métaphysique que s'attache ce livre.

Dans la cité engloutie, chronique personnelle et familiale, est le portrait d'une ville, Palma, née dans cette Méditerranée où se croisent l'Occident et l'Orient, d'où ce fatalisme sans lequel on ne peut comprendre sa distance souvent ambiguë à l'Histoire. Elle fut en effet une terre d'exil, accueillant tour à tour les persécutés et les persécuteurs de la Seconde Guerre mondiale, sans états d'âme. Avec en toile de fond la mer, son omniprésence, une frontière qui éloigne, qui enferme et qui donne un intolérable sentiment d'étouffement. Mais c'est aussi parce qu'elle isole que l'île attire tant d'étrangers prestigieux, d'Albert Camus à Gertrude Stein ou Juan Miró, d'Ava Gardner à la 6^e flotte américaine qui apporte des disques de jazz.

Si tout continental considère les îles comme une promesse de paradis – une maquette du paradis, dit Llop –, le « temps retrouvé » de l'écrivain permet au lecteur de s'immerger dans un territoire secret rongé par la nostalgie, car il n'existe de paradis que perdu. Ce livre exceptionnel, dont le personnage est une île, a été loué par une critique espagnole unanime.

JOSÉ CARLOS LLOP

José Carlos Llop, né à Majorque en 1956, est poète et écrivain. Il a publié cinq romans et trois récits ainsi que cinq tomes d'un Journal qu'il continue d'écrire. Il a aussi publié des essais et cinq recueils de poèmes. Il a obtenu plusieurs prix aussi bien en Espagne qu'en France.

DU MÊME AUTEUR

PARLE-MOI DU TROISIÈME HOMME, Éditions Jacqueline Chambon, 2005.
LE MESSAGER D'ALGER, Éditions Jacqueline Chambon, 2006.
LE RAPPORT STEIN, Éditions Jacqueline Chambon, 2008.
PARIS : SUITE 1940, Éditions Jacqueline Chambon, 2010.
LA VILLE D'AMBRE, Éditions Jacqueline Chambon, 2011.

Titre original :

En la ciudad sumergida

Éditeur original :

RBA libros

© José Carlos Llop, 2010

Publié avec l'accord de José Carlos Llop,
c/o MB Agencia Literaria S.L.

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN978-2-330-01720-0

JOSÉ CARLOS LLOP

Dans la cité engloutie

traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication

*pour Adela Carratalá Alabern,
ma mère,
ma première voix de la ville*

Tout le monde joue un rôle à Venise. Personne ne dit la vérité, et on n'attend de personne qu'il la dise. Le faire serait tout à fait mal vu.

JOHN BERENDT, *La Cité des anges déchus.*

Et même, j'essayais de trouver du mystère à ce qui n'en avait aucun.

PATRICK MODIANO, *Un pedigree.*

Car rien ne peut être aussi surprenant que la vie. Excepté l'écriture. Oui, bien sûr, excepté l'écriture, la seule consolation.

ORHAN PAMUK, *Le Livre noir.*

Prologue : La ville réelle

Au début du XXI^e siècle, la ville où je suis né cessa d'être la ville où j'étais né. La ville réelle se transforma en ville de la mémoire, et ses rues en écho des rues où j'avais vécu. Leur écho seul – comme des pas sur une scène vide, et leur souvenir, un mirage. La ville revendiquait désormais sa condition de ville autre, une ville dont l'esprit s'était rétréci dans la fièvre homogénéisatrice des cités européennes. Pour les uns, le musée touristique, le catalogage, le maquillage restaurateur, la métaphore de la nouvelle fortune ou du pouvoir, les retrouvailles avec ce qui n'a jamais existé; pour moi, le lieu de la littérature. Car ville et littérature se réunissent en un espace commun : peut-être parce que ce binôme – ville-littérature et, tout au fond, mon moi, comme dans une fiction – est un lieu où j'ai toujours été heureux. La liste de ce bonheur est longue. L'Alexandrie de Cavafis et de Lawrence Durrell, la Ferrare de Giorgio Bassani, le Saint-Pétersbourg de Nabokov, le Paris de Proust, mais aussi de Cyril Connolly, Patrick Modiano et Bernard Frank, le Londres de Dickens, l'Istanbul d'Orhan Pamuk, la Trieste de Joyce, ou la Venise de Proust – de nouveau –, Paul Morand, Thomas Mann, Joseph Brodsky et tant d'autres... Silhouettes dessinées sur l'eau verdâtre d'un bassin, la mémoire, où les poissons – leur lumière orange, blanche, bleue ou noire – se meuvent au rythme de la musique de Satie, comme les souvenirs. Et au centre, avant toute autre, Palma, ville qui a été non seulement ma ville natale, mais la ville où j'ai appris à vivre d'autres villes que j'ai aimées aussi. Palma est la ville qui m'a appris à

aimer les villes et à sentir comme mien le principe de civilité, qui est un sentiment urbain.

Au début du XXI^e siècle se sont produits une série d'événements qui ont affecté la ville. Un homme antique les interpréterait comme les signes d'un changement irréparable. Un homme moderne, comme la constatation de la fin d'une époque : signes de la décadence et chute d'un mode de vie. Un homme contemporain sourirait, sceptique, face à l'éventuelle relation qui en serait faite, ou parierait pour une interprétation millénariste. Il ne s'agit pas non plus de cela. Aucun de ces phénomènes n'était nouveau, au contraire : aucun d'eux ne se produisait pour la première fois. Mais il est vrai aussi que jamais ils ne s'étaient produits en si peu de temps et de façon aussi catégorique. Tout commença avec l'agression sacrilège contre le plus haut symbole de notre culture : le Christ de l'église de La Sang, aux pieds duquel s'annule toute distinction possible entre autochtones et étrangers. C'est probablement le seul endroit où cela se produit.

À l'automne 2002, un malade mental jeta par terre, et détruisit, la statue de La Sang. L'épisode renvoyait à l'attaque, à coups de marteau, subie par La Pietà de Rome. Ici, les conséquences furent plus lourdes. De la statue du XVI^e siècle, vénérée toute l'année et particulièrement durant la Semaine sainte, seule la tête demeura intacte. Le reste n'était que morceaux dispersés sur le marbre du temple. Quelques mois plus tard, un tremblement de terre vespéral – réplique d'un séisme de 6, 2 sur l'échelle de Richter en Algérie – secoua les fondations de la ville. À ce moment-là, je me promenais près du Baluard de San Pere avec un écrivain ami et je sentis le trottoir bouger sous mes pieds. Je regardai les palmiers et la mer, comme pour chercher un point fixe. L'oscillation, comme lorsqu'on prend la mer, continua. Elle dura plusieurs secondes et je pensai que j'étais pris d'un malaise. Ma tension, me dis-je, ou quelque chose comme ça. En rentrant chez moi j'appris la nouvelle du séisme. Neuf mois plus tard à peine l'évêque de Majorque mourait.

Je me souviens que le matin de son enterrement je quittai mon travail pour aller jusqu'à la cathédrale. Palma est la ville des enterrements. La procession du clergé insulaire était sortie du palais

épiscopal et précédait le cercueil de l'évêque sur la promenade des murailles, entre la mer bleu pâle et le mur ocre de La Seo. Le vent décoiffait les chanoines, les curés et les prêtres du rang. Ils étaient revêtus d'une soutane blanche et d'une étole violette, et leurs visages étaient atemporels, mais en même temps ils avaient deux mille ans d'âge. Je me souviens d'avoir pensé aux têtes d'un retable gothique. Ces visages – rougis, blafards, roses ou jaunâtres; placides, colériques ou bilieux – étaient un échantillonnage complexe des vertus et des défauts de la nature humaine. Bien qu'un peu faux et mêlés aux sifflements du vent, les cantiques avaient la solennité qu'exigeait la cérémonie. Quand le cercueil fut devant le porche principal, on le posa sur le sol. Le sol même d'où surgit, parmi les pétales, la Sainte Forme sous son dais, le jour de la Fête-Dieu. Le temple était dans toute sa magnificence, qui est grande. La maison de Dieu était une forêt de pierre illuminée par une danse de polychromie; la musique de l'orgue, une voix d'éternité. L'encensoir enveloppa la bière d'aromatiques fumerolles – le parfum de l'église, la fumée de la douleur et de l'espérance – et on récita une prière. Quelques minutes plus tard débutait la cérémonie funèbre.

Deux ans n'étaient pas passés – c'était en février, et en 2005 – qu'une forte tempête s'abattit sur l'île. Cela arrive parfois : une île est un navire à l'arrêt en haute mer, de là son absence de pollution. Et sa lumière, aimant de tant de peintres, leur échec aussi. Les vents, en cette occasion – comme tant de fois en hiver – secouèrent la ville à la vitesse de 110 kilomètres par heure. Persiennes, vitres, tuiles, stores, panneaux publicitaires, arbres par dizaines volèrent et tombèrent comme des papiers, arrachés net les uns, étêtés les autres. Le pire vint à l'aube, où un arc-boutant de l'église Santa Eulalia s'effondra – et tomba sur la sacristie – ainsi que la partie supérieure du pinacle qui couronne le plus haut clocher de Palma, avec un faux air de navette spatiale, construite par un élève de Viollet-le-Duc. Plusieurs immeubles de la rue de Santo Cristo voisine furent évacués. Les gravats tombaient un peu partout dans le quartier, nocturne et vide, endommageant toits et pavés, dans une insolite scène qui le lendemain matin offrait comme un aspect guerrier et une étrange atmosphère de catastrophe. La chose ne devait pas

s'arrêter là : le XXI^e siècle, a écrit Malraux, sera religieux ou ne sera pas. En ce qui concerne Majorque, le caractère spectaculaire de la climatologie semblait être le signe des temps nouveaux.

À la frontière de l'automne 2007 apparurent sur le bois de Bellver les divisions grises et noires d'un dense front nuageux, comme une terrible armée mésopotamienne. Le château – aux formes si aimables qu'elles n'ont que très peu l'air militaires – acquit une tonalité sombre et nordique, hamlétienne. Cela peut avoir l'air d'un fantasme légendaire, mais je n'avais jamais vu dans l'air d'aussi nombreuses et aussi épaisses nuances de noir. La tempête refit acte de présence, comme le sorcier d'une tribu ennemie. Le ciel s'assombrit entièrement et la pluie, plus que tomber, giclait dans toutes les directions d'un aspersoir céleste monstrueux. Une lumière verdâtre, irréaliste et maléfique, teinta la ville au-dessous du sinistre manteau nuageux. Comme l'éclat d'un feu follet. La vitesse du vent se fit grondement, rien que grondement, pas même sifflement. Nous fermâmes les persiennes de la maison. L'eau pénétrait par l'encadrement d'une des fenêtres. Il était cinq heures de l'après-midi et il faisait nuit noire. La tornade survint peu après et la catastrophe s'abattit sur nous. Le torrent qui traverse la ville déborda, chargé de branchages et de boue. Les autos avaient l'air de bateaux pris dans les Sargasses. Toutes sortes d'objets volaient. Les gens se réfugiaient dans les boutiques et les entrées. Il y eut un mort. Les arbres étaient entraînés comme des arbustes dans le désert. Puis le silence, aussi épais que les nuages qui s'en allaient maintenant vers la campagne. Et une persistante odeur aquatique, comme celle d'un scaphandre qui serait resté des années au fond de l'eau et que la tempête rendrait à la côte, plein d'algues et de poissons morts.

Quand tout fut terminé – ça et là retentissaient les alarmes des commerces et les sirènes des pompiers et de la police – je pensai à la ville différente et la littérature comme à un testament du temps. Et je sus que je devais écrire ce livre.

I

UNE ÉDUCATION SENTIMENTALE

1. *Le retour de l'émigré**

Pendant la guerre contre Napoléon Bonaparte, Palma se changea en un mélange de la Coblenze de la fin du XVIII^e siècle et de la Casablanca de 1940. Sans cesser d'être elle-même, Elle fut ville métisse, cour de royalistes, place de réfugiés et de fugitifs... En quelques mois, sa population doubla : d'à peine plus de trente mille habitants à plus de soixante mille. Au début, la plupart étaient catalans. Puis vinrent des gens de la région de Valence, des Français, des Italiens et des Autrichiens. Un de ces Catalans s'appelait Alabern et il était arrivé dans l'île pour échapper aux hussards et aux janissaires de la Grande Armée. Ce fut mon premier ancêtre – si on peut l'appeler ainsi – majorquin. Le plus probable est qu'il arriva à bord d'un chébec, après une navigation exposée au danger des corsaires français et des pirates d'Alger et de Tripoli, pour atteindre enfin les eaux protégées par la flotte de Lord Collingwood, qui gardait les îles sur mer. Sur terre, c'étaient les troupes du marquis de Coupigny et des généraux Whittingham et Reding qui s'en chargeaient. Les quais du quartier de La Ribera n'y suffisaient pas.

C'est Miguel de los Santos Oliver qui le raconte dans son *Mallorca durante la Primera Revolución* : de toute la Méditerranée arrivèrent aristocrates, commerçants, épiciers, curés et religieux, évêques, archevêques et chanoines, généraux sans emploi,

* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

grandes dames – Palma déborda de comtesses, de marquises et de duchesses –, nonnes, artistes, aventuriers, déserteurs étrangers, mercenaires, imprimeurs, graveurs, libellistes, banquiers, majordomes, conspirateurs, cuisiniers, laquais, parfumeurs, coiffeurs et – ajoutent les chroniques – « des milliers de familles pauvres et misérables ». En un seul jour plus d'un demi-millier de personnes débarquèrent sur le quai de La Riba. Et les jours, les semaines et les mois de débarquement ininterrompu furent nombreux. « L'entrée de réfugiés, écrit Oliver, se poursuit par essaims et par bandes. »

Palma était une ville paisible et tranquille, et en peu de temps elle cessa de l'être. Ses rues se remplirent de colporteurs, de quémandeurs et de bagarres au couteau. Ses couvents regorgèrent. Le prix du blé et les loyers atteignirent des niveaux inconnus. Tout comme l'exploitation humaine et les vols. La nourriture manquait. On établit des services publics d'assistance médicale et de « soupe économique ». La misère s'installa dans l'île. Mais en même temps que « les mendiants qui assaillent tout le monde » surgit – dit Miguel de los Santos Oliver – « un spectacle de luxe et de dissipation inusité à Palma ». Modes et coutumes de la grande ville inondent la rue, les rapports se démocratisent, l'hôtellerie est plus raffinée et « on ne voit plus que des auberges magnifiques, des douceurs et des gourmandises, grâce aux étrangers ». « Le Commerce de la Catalogne, dit encore Oliver, s'était transporté en masse dans notre somnolente ville... Ses marchandises, ses bateaux, ses magasins de riches produits coloniaux, ses stocks de tissus précieux, ses usines même, tout fut transporté à Majorque. » « L'île est aujourd'hui – note un autre chroniqueur en 1811 – envahie d'étrangers et ressemble à une petite cour ou à une nouvelle Cadix. »

De nouveaux établissements commerciaux voient le jour : fabriques de pâtes et de soupes fines, de cartes à jouer, de plaques de verre « pour tableaux et balcons » ; ateliers de voitures, de pianos-forte, de rasoirs, d'alambics, de pompes à eau, d'instruments de chirurgie, de cordes de couleur pour vihuela « dans le style américain »... On annonce des graveurs de polices d'assurance,

de cartes géographiques et de lettres de change, et on ne compte plus les tailleurs, les ébénistes, les peintres, les professeurs, les algébristes, les géomètres, les comédiens, les architectes de tumulus funéraires et d'arcs de triomphe, les sculpteurs, les actrices, les géographes, les ballerines, les dramaturges et les maîtres d'armes. Palma se métamorphose en arche de Noé ; son fluide vital est celui de n'importe quelle Bourse européenne en temps prospère. La guerre est une menace, mais elle est loin ; la vie altère son rythme, le revêtant d'un grand *pizzicato*, et dans la lumière méditerranéenne tout est plus intense que jamais. Les vieux murs résistent, avec une certaine indolence.

Mais en quelques mois, les modes changent. La réserve et les perruques de l'Ancien Régime sont remplacées par l'effronterie et la grâce en provenance de Paris. Les hommes font boucler leurs cheveux sur leur front et exhibent des pattes en hache et des redingotes avec des gilets voyants. Les robes des femmes jeunes moulent leur corps, leurs chaussures se colorent de taffetas et de rubans, bras et épaules se dénudent et apparaissent des eaux de toilette plus sophistiquées, des essences d'ambre et une multitude de poudres parfumées. On incorpore des éventails d'ivoire et de nacre, des miroirs à main montés sur argent et des « pots de crème de Vénus pour les lèvres ». Les Italiens se spécialisent dans les fournitures pour tables de toilette féminines. On voit apparaître « les ouvertures de la robe indécement placées » et la mode française – à défaut de sa Révolution – s'impose peu à peu dans les rues de Palma. Les cloches des églises continuent à sonner l'angélus. La rumeur de la circulation est celle d'une grande capitale et il y a tant de prêtres qu'il n'est pas difficile de penser au Vatican. Dans les maisons nobles, on donne des fêtes aux nouveaux venus du gotha national et étranger, et les échetiers écrivent dans les cafés, les tavernes, les gargotes et les magasins coloniaux, comme cela se faisait au Palais-Royal parisien vingt ans plus tôt. La place de Cort est un bassin à nouvelles : on y annonce aussi bien la mort soudaine par empoisonnement de Napoléon qu'on y commente, avec des rires, les penchants secrets de sa femme, la créole Joséphine. Ces nouveaux venus font courir des bruits sur

les progressions de Murat et d'autres maréchaux. On parle également beaucoup des prisonniers français à Cabrera et des fortunes qui se font aux dépens de ces malheureux. Les nouvelles imprimeries travaillent à forfait et de leurs machines sortent libelles, journaux, pamphlets qui sont discutés sur les places. Bien qu'on soit en guerre contre la France, l'encyclopédisme, les lectures de Rousseau et de Chateaubriand priment, et parmi les gens éclairés la mode est au *Télémaque* de Fénelon et aux livres de voyages. Par l'intermédiaire des troupes anglaises parviennent aussi les œuvres de Byron. Mais il ne faut pas s'y tromper, l'occupation de Palma n'est pas le Parnasse. Les joueurs et les prêteurs sur gages abondent, et le jeu prend des proportions jamais vues. On joue partout : dans les casernes, les maisons particulières, les auberges et les couvents. Selon M. S. Oliver : « En général, le jeu prend racine là où la culture de l'esprit est très faible et où l'homme a besoin de se dissiper dans des distractions matérielles parce qu'il n'a pas en soi la source de son propre plaisir. » En dépit de son aspect rhétorique, la définition n'est pas mauvaise. Et il ajoute ensuite : « En ces jours mémorables, il faut se représenter Palma comme un campement où bivouaque une grande multitude bigarrée. » C'est là un décor de roman stendhalien.

Dans ce grand campement, cette petite cour, ou nouvelle Cadix, le Catalan Alabern pullule. Peut-être est-il ouvrier textile, peut-être graveur, peut-être est-il travailleur chez Westzyntius Gil & Cie, ou chez le fabricant de cartes à jouer Samuel Betschinger. Peut-être était-il en fonds et a-t-il consacré son séjour à la contemplation du spectacle, comme s'il assistait à un opéra haut en couleur. Ou bien a-t-il fondé, avec un associé, sa propre filature de tissus imprimés. Ce qu'il était avant le désastre, je l'ignore. Lui, en revanche, il sait ce qu'il sera quand tout sera fini. Il est jeune et il fait autant confiance à la vie qu'il a d'estime pour elle. Quand le soir tombe, il fait une promenade au port pour voir décharger les bateaux en provenance de Caracas, Veracruz, La Havane, la Jamaïque, Gibraltar et Athènes. Les commerçants catalans sont désormais les nouveaux bourgeois ; parfois, il bavarde avec l'un d'eux dans sa langue, ils allument une cigarette,

nouent des amitiés de réfugiés. Il y a peut-être aussi un Miret parmi ses connaissances.

La douane multiplie progressivement ses revenus, ce qui suppose la possibilité d'armer davantage de navires corsaires pour protéger les convois des corsaires français. Il n'y a pas assez de casernes pour loger officiers et soldats. Les potagers servent de poudrière, de parcs d'artillerie et d'« ateliers de confection de shakos, de buffleterie et de sellerie ». Palma est, effectivement, le décor d'un opéra composé à deux mains par Dieu et le diable, qui en l'occurrence parle français, arbore une cocarde tricolore et possède une remarquable collection de guillotines. Même s'il est invisible, comme tout diable qui se respecte. Cet opéra a des dizaines de milliers de figurants et le décor en est peut-être étroit. Mais également splendide et passionnant : comme son argument, qui n'est autre que la respiration de la ville même.

Le Catalan Alabern va au théâtre et participe parfois à un bal masqué. Les masques servent à diffamer ou satiriser des politiciens de Cadix, les autorités locales ou les mœurs anciennes ou nouvelles. Les gens rient et discutent au sujet du Saint-Office et Palma observe sans rien dire. Ou prie. Dans cette Palma, on prie aussi beaucoup et les évêques réfugiés célèbrent des *Te Deum* à la cathédrale ou dans d'autres églises de la ville : il faut chasser les hérétiques et la défaite est associée à l'impiété. Quand le Catalan Alabern a fini son travail, il s'assied dans les cafés du Born et boit de la liqueur d'Hendaye, de l'eau d'orange ou des Soupirs de Bonaparte, pour dîner ensuite de perdrix ou de plats froids, préparés par des cuisiniers comme Junguet ou Mangino. Mais dans les rues il y a des animaux morts, « des déchets de poissons et des eaux corrompues ». Le service de voirie est pratiquement inexistant et poules et cochons se mêlent aux passants. La guerre revêt la ville de couleurs uniformes et les cloches annoncent à toute volée la défaite de l'empereur en Russie. Au bout de quelques jours, le Catalan Alabern, cet ancêtre mystérieux, rembarquera pour Barcelone. Nous n'en saurons pas davantage sur lui : peut-être s'appelait-il Federico ou Enrique, son prénom était peut-être Carlos. Mais c'est lui qui fit connaître aux siens la ville de Palma,

qui leur parla des possibilités qu'offrait un pays sans bourgeoisie ni industries locales ou presque, et qui était encore ancré dans un style de vie féodal. Et ce sont ses parents ou ses héritiers de la seconde moitié du XIX^e siècle qui allaient débarquer sur le quai de la ville – sans aucune guerre alors –, prêts à se réinventer, à devenir majorquins.

Les Alabern s'installèrent dans le quartier du Segell, ancien ghetto juif ou *call* mineur. Ils étaient dépourvus des préjugés anti-sémites de la bonne société de l'île. C'étaient des bourgeois et ils étaient décidés à le rester. Le commerce et l'argent – et au Segell, centre exact de la ville, il y avait argent et commerce – importaient plus que les atavismes d'un pays qui n'était pas encore le leur, mais qui le deviendrait très vite. Dans l'une des rues du quartier ils ouvrirent leur premier magasin de tissus, Las Monjas, dont les vitrines couraient sur un demi-pâté de maisons et où on vendait, outre des toiles majorquines et des tissus catalans, des costumes et des accessoires importés de la maison londonienne Welch, Margetson & Co. Ltd. J'ai encore quelques catalogues de cette maison qui datent du début des années 1920 : leurs vêtements auraient pu être portés aussi bien par Charles Ryder que par Francis Scott Fitzgerald. Plus tard, ils développèrent leur affaire place Marqués del Palmer.

C'est dans le quartier du Segell que devaient naître ma grand-mère Emilia Alabern Miret, à la fin du XIX^e siècle, et des années plus tard, en 1919, et place de Cort, ma mère.